

SEANCE DU 11 mars 2014.
Restitution de l'intervention de :
Guy Lobrichon,

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Roland, André et Gilles

TITRE : « Errare humanum est, perseverare diabolicum ! La diabolisation médiévale de l'erreur »
première partie

Je suis très honoré d'être une nouvelle fois invité dans cette université. Cette année le thème étant l'erreur, le problème s'est posé pour moi de savoir ce que je pourrais exposer à propos de l'erreur, j'ai donc repris mes esprits en faisant circuler à travers mes circuits neuronaux un certain nombre d'expressions que l'on croit médiévales, j'ai cherché dans le latin et s'est imposé tout de suite « *errare humanum est* » et vous connaissez la deuxième partie de l'expression « *perseverare diabolicum* ». Est-il besoin de traduire ?

En tous cas *errare* veut dire se tromper mais aussi errer en Français, le latin a donné au Français cette double connotation, se tromper est donc humain et la deuxième partie « *perseverare diabolicum* », persévérer dans l'erreur est diabolique, et il m'a semblé d'après mon expérience de la documentation, qu'en fait la deuxième partie, n'était pas du tout apparue à partir du moyen âge mais à partir, disons d'un bon XIII^{ème} siècle, fin XII^{ème}, elle prenait un peu de consistance.

Mon exposé se divisait automatiquement en deux parties « *errare humanum est* » et « *errare perseverare diabolicum* », l'homme d'un côté, le diable de l'autre, donc deux séances, et je ne voudrais pas que vous croyiez que toute erreur est grave, je vous apporterai néanmoins mardi prochain les preuves que la diabolisation par l'église de l'erreur, s'est mise en route très tard.

Faisons donc ce petit voyage vers le moyen âge. Petite remarque j'oscillerai en permanence entre erreur et faute, mais vous allez bien comprendre pourquoi et assez rapidement.

En fait l'une ne va pas sans l'autre, pour les êtres humains du moyen âge occidental et dans beaucoup de société du moyen âge en général, je pourrais même dire toutes les sociétés traditionnelles, l'erreur est à l'origine de la faute, nous y reviendrons par la suite. J'ai commencé par réfléchir sur la documentation accessible à l'historien, et bien l'ensemble de la documentation, tout ce qui est écrit, il pourrait y avoir de la théologie aussi, des monuments, qui sont des erreurs, comme dans l'architecture contemporaine il y a des erreurs manifestes, les architectes ont droit eux aussi à l'erreur, le problème est que les conséquences de ces dernières sont plus graves.

Il y a des erreurs de jugement, vous avez entendu parler d'erreur judiciaire, avec l'affaire Dreyfus qu'a évoquée Marion Fontaine devant vous, l'erreur des magistrats d'Outreau etc..., on y reviendra. Pour ma part en tant qu'historien, je me nourris de chair fraîche, c'est à dire je tiens beaucoup à ce que la réflexion qui est menée, renvoie autant que possible à des cas concrets. Je serais bien obligé de suspendre sans cesse l'exposé par des exemples concrets, mais par derrière tout ce que je dis, il y a véritablement une population, il y a une foule d'être humains qui ont été coupables d'erreurs, victimes d'erreurs et se sont tous ces individus qui me font réfléchir.

Je vais commencer par l'analyse du concept, c'est important parce que dans le concept, il y a une série de mots et j'apprécie particulièrement de partir du vocabulaire utilisé par les êtres humains, sitôt que l'on aborde par exemple la question de l'erreur.

Vous avez devant vous un plan en 7 points :

- 1 - Errare quid est.
- 2 - Errare quis errat.
- 3 - Errare quando quomodo.
- 4 - Le Labyrinthe.
- 5 - Erreur individuelle ou collective.
- 6 - Conséquences.
- 7 - Solutions.

- 1 **"Errare quid est"**, se tromper, qu'est ce c'est, qu'est ce que ça veut dire ? Partons des mots de la constellation sémantique de l'erreur dans les pensées médiévales, bien sûr, je reste médiéviste, je ne vais pas faire de la philosophie à partir des concepts d'aujourd'hui ; je vous projette immédiatement dans les pensées médiévales, qui n'est pas la pensée de fait, chaque pensée médiévale a la sienne.

Quand quelqu'un commence à parler d'erreur, il peut être suspecté de bon droit, à se croire maître de vérité, erreur d'un côté, vérité de l'autre, et celui qui parle d'erreur serait donc un maître, mais après tout est-ce un bon maître ?, bonne question.

Première piste, le vocabulaire : quelques conseils utiles, je passe, puisqu'il s'agit de sociétés médiévales, du grand code, c'est à dire le code reçu dans toutes les sociétés du moyen âge occidental, qui sont des sociétés marquées très profondément par la religion catholique, en tous cas à partir du IX^{ème} siècle. Et ce grand code c'est celui de la bible évidemment, j'ai donc parcouru ce grand livre de la bible, cherchant des mots qui pouvaient me donner des indications. Il y a un substantif, error (erreur) et puis un verbe erro, errare, je me trompe, j'erre, dans la bible hébraïque. J'ai vite compris que l'erreur n'est pas ignorance, elle n'est pas la méprise qui est due aux apparences, mais elle est le refus de la vérité, elle est l'infidélité, une posture, voilà des renseignements qui sont déjà utiles pour la suite.

Et lorsque je vais vers la bible latine, qui a été la seule reçue dans les églises d'occident à partir du IV^{ème} siècle, et encore vers 1986, le Vatican a publié une nouvelle vulgate latine, une nouvelle bible en latin, qui fait foi. Donc il y a une très longue tradition de cette bible latine, moi je m'en tiens évidemment aux textes médiévaux de la bible, je n'ai pas utilisé cette bible de 1986, parce qu'elle est pensée dans l'espoir que certains au XX^{ème} siècle et XXI^{ème} siècle, la liront, donc j'ai regardé les textes de l'église, des hommes qui sont entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle. C'est la période dans laquelle je suis le moins malhabile, dans laquelle je me sens un peu plus à l'aise, toujours pour le moyen âge occidental, je ne parle pas des sociétés Byzantines, Syriennes.

Trois sens dans cette bible latine pour toute la constellation sémantique qui revient au terme Français *"erreur"*.

L'errance physique, il y a donc l'errance physique, par la perte des repères, l'éloignement, la disparition du chemin ou de son maître, quelqu'un est en errance, nous reviendrons d'ailleurs sur ce caractère un peu particulier. On parle ainsi de l'âne errant, de la brebis errante, du peuple errant dans le désert, malheur à celui qui fait errer l'aveugle ou à celui qui s'égaré comme un ivrogne, donc errance physique facile à comprendre.

Il y a ensuite l'errance de la déraison, ce qui est un peu plus gênant. C'est à dire que là on touche à celui qui se trompe sans cesse parce qu'il est un peu fou. Dans les traductions françaises de la bible, on parle plutôt de l'insensé, c'est une question de traduction politique, l'insensé donc, le sujet errant, c'est l'imprudent, c'est aussi l'imbécile.

Et puis troisième sens de *"errer"*, dans la bible, l'errance pécheresse, là on vous cite dans les psaumes et les proverbes, les âmes des fourbes ou des rusés, des malins. Ces âmes là errent dans le péché, comme si finalement le but de l'errance pour ces sociétés qui pensent selon la bible était naturellement le péché, et ici l'opposition met en valeur les justes qui pratiquent la miséricorde : vous avez d'un côté celui qui erre dans le péché, et de l'autre en général dans les citations que j'ai évoquées, très souvent vient

l'inverse en quelque sorte, celui qui pratique la miséricorde, qui marche droit dans le souci des autres. L'insensé c'est celui qui ne voit rien autour de lui, sauf peut être des fantômes, des puissances diaboliques, mais pas d'êtres humains, le juste, lui, celui qui n'est pas insensé, qui n'erre pas, marche droit, ce juste là va vers les autres, autrui. Vous connaissez l'histoire, un berger avait 100 moutons, l'un d'eux s'est égaré, c'est ce que raconte l'évangéliste Mathieu, laissant ses 99 moutons, pour aller prendre soin de la brebis (ou du mouton) et va la (ou le) ramener dans le troupeau.

Et puis l'errance pécheresse : sans cesse les aveux de tous ceux qui ont péché contre Dieu. Les aveux de David dans les psaumes, mais aussi dans les livres des Rois, « *Je me suis trompé, parce qu'en fait je suis sorti du chemin droit* » : voilà l'opposition la plus naturelle dans la pensée biblique et dans les pensées qui en sont issues dans le moyen âge occidental, mais aussi dans l'ensemble des sociétés marquées par le christianisme. De la pensée biblique à la réflexion des chrétiens et dans la longue durée, hors du droit chemin il y a le chemin de l'erreur.

Via erroris contre Via veritatis, la voie de l'erreur contre la voie de la vérité, c'est une opposition que l'on va retrouver en permanence et sans cesse, vous le verrez, l'homme va être confronté à la nécessité de faire des choix. La tradition Grecque, elle est mystique, elle considère la vérité comme une réalité objective, intemporelle, indéterminable, vérité immuable. Mais attention dans les sociétés marquées par le judéo-christianisme, cette vérité n'est pas si immuable que cela, à l'origine en tous cas. Le contraire de la vérité est donc pour le Grec l'erreur ou le mensonge, mais pour le sémite, pour les judéo-chrétiens, le contraire de la vérité, c'est la rupture du lien entre deux personnes. Là je vous renvoie aux méditations de Xavier Léon Dufour qui, dans de nombreux livres, aborde toutes ces questions.

La constellation sémantique oppose donc clairement, erreur, mensonge, fausseté, tromperie et les adjectifs erroné, erratique, faux, trompeur, tout cela d'un côté, de l'autre côté vérité, certitude, exactitude, justesse incontestable, c'est ce qui s'est imposé petit à petit dans le christianisme occidental, ce qui n'était pas vrai à l'origine, pas exactement en tous cas de la même manière.

Si l'on veut se résoudre à exprimer le sens le plus large et le plus commun de l'erreur, on en vient à ceci, dans notre langage : « l'erreur c'est dire autre chose que ce qui est vrai ». Je cite là un encyclopédiste qui est très important pour toutes les pensées du moyen âge occidental, Isidore de Séville, qui réside au début du VII^{ème} siècle dans le sud de l'Espagne. Comme son nom l'indique « *Dire autre chose que ce qui est vrai* » donc quand même à partir du VII^{ème} siècle, il y a une pensée grecque et hellénistique, dans laquelle il y a bien quelque chose de vrai, d'incontestable. Quelque chose qui serait en quelque sorte accroché dans les nuages et dans les cieux, et puis de l'autre quelque chose qui ne l'est pas dans l'ordre du droit, la fausseté, l'erreur sont considérées par Isidore de Séville comme un crime comme le vol ; dire quelque chose de faux, se trouver dans l'erreur, c'est donc un crime, à l'instar du vol, ça jette l'opprobre sur ce coupable d'erreurs, le coupable d'erreurs est un être infâme.

C'est une leçon un peu dure, mais malgré tout il reste le sentiment que cette erreur est quelque chose qui se rattrape, ce que je laisse entendre dès à présent, c'est qu'il n'en sera pas de même tout le temps, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, parce que la rupture se trouve au XII^{ème} siècle. Lorsque l'on regarde les textes des conciles, les textes des recueils encyclopédiques du moyen âge, l'ensemble des ouvrages, notamment ceux que l'on appelle les « *Miroirs des princes* », ce sont des manuels pour l'instruction des jeunes princes, on en verra dès les VII^{ème}, VIII^{ème} siècles, ils abondent à partir du IX^{ème} siècle, et c'est une tradition qui se perpétue encore dans l'ancien régime.

Le roi de France confiait l'éducation des princes de sang à des précepteurs qui étaient tenus de proposer un manuel pour l'instruction du prince. Or dans ces manuels là, dans les encyclopédies, dans les recueils conciliaires, on voit toujours s'afficher ceci :

l'erreur c'est une déviance hors de la réalité, qu'elle soit consciente ou involontaire. Chose qui n'est jamais, ou rarement en tous cas, présente dans les documents du moyen âge.

L'erreur c'est une déviance, quelque chose qu'il faut corriger. On distinguait, pratiquement jusqu'au XIII^{ème} siècle, entre la vérité vrai des chrétiens et la vérité fictive des autres, une vérité fausse, erronée, avec une part de vérité quand même. Mais d'un côté une vérité absolue, de l'autre de la fiction, du mensonge, des fables : dans les récits des croisades on évoque très souvent les fables des Sarrasins, ces récits fictifs qu'ils se racontent pour essayer de donner l'apparence de la rationalité à leurs discours religieux, mais pour les chrétiens, bien sûr, cela n'est que de l'erreur.

Les philosophes, je cite là un des précepteurs des enfants de Louis IX (Saint Louis), Gilbert de Tournai, « *Les philosophes de l'antiquité n'ont pas eu la vraie sagesse, mais une sagesse imaginaire* ». Par contre il n'y a pas que les adversaires des chrétiens, il y a ceux d'avant les chrétiens, d'avant le christianisme, qui se sont enracinés en quelque sorte dans des sagesse imaginaires c'est à dire fictives, et ils (les précepteurs) poursuivent, telle n'est pas la sagesse des rois à qui l'on enjoint de se conformer à la bible. Maintenant je voudrais aborder cet autre chapitre

- 2 "**errare quis errat**", expression latine qui se traduit en français par « *Se tromper, errer, mais qui se trompe, qui erre* ». Et bien les premiers responsables de l'erreur, les premiers qui vivent dans l'erreur, ce sont les rois, les princes et notamment ceux de l'ancien testament, tout simplement parce que le premier testament ignore les problèmes des princes. C'est simple, pratiquement il n'en parle pas, donc les rois et princes de l'ancien testament se trompent et au premier chef le roi d'Israël David. L'erreur principale qui lui est reprochée, c'est de s'être approprié la femme d'un général, c'est à dire Bethsabée, femme du général Urie. Donc ça c'est assez facile, on repère des individus qui vus par un certain nombre de spectateurs, désolés, se repentent. Jusqu'à présent dans la bible, les commentaires de la bible, jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle, on ne distingue pas vraiment quelqu'un qui erre parce que sa nature est d'errer, de se tromper, et celui qui erre très volontairement en toute conscience ; ça c'est une invention du XII^{ème} siècle, et cela va peut-être nous aider à comprendre cette diabolisation dont je vous parlerai la prochaine fois.

Il suffit de lire le texte de Pierre Abélard et d'Héloïse, et aussi, les thèses des juristes et des compilateurs du XII^{ème} siècle. La faute devient de plus en plus l'effet d'une volonté de désordre, pas simplement l'effet d'une errance incontrôlée, l'effet d'une pulsion sexuelle comme pour David, mais l'effet d'une volonté. Se tromper, c'est donc se tromper volontairement, ce n'est pas un acte indécis ou imprudent, la faute est bien l'effet d'une volonté de désordre, c'est une volonté désordonnée. Je vais citer maintenant une série de figures de l'erreur :

- Le coupable absolu.
- Le truand.
- Le vagabond.
- L'ignorant.
- Le pécheur.
- Le prophète.

On peut partir du plus simple, le coupable absolu, le coupable par excellence, celui qui a trompé son monde parmi d'autres anges, c'est le maître de l'erreur ; évidemment vous l'avez reconnu : c'est le diable, l'ennemi du genre humain, le maître de l'erreur par excellence, c'est le diable.

Deuxième figure : le truand, l'escroc, le menteur ; tous ces gens là trompent, provoquent l'erreur chez leurs victimes. Donc il faut se méfier de ces gens là, mais souvent c'est trop tard, le truand l'escroc, c'est une figure de Satan, c'est un petit Satan, un petit être démoniaque, qui fait parti des corps sataniques. Il fait parti de ce groupe qui, dans le texte, est qualifié d'esprit d'erreur :

il est dans une position assez grave par rapport à l'erreur, mais il n'y a rien vraiment de qualifié chez lui.

La troisième figure qui est presque aussi simple que la première, c'est celle du vagabond, erreur sociale etc... Vous devez savoir que le droit commun, les juristes de l'antiquité n'aimaient pas le vagabond. Si vous prenez les codes de Théodose après le IV^{ème} siècle ou de Justinien vers les années 530, vous pouvez constater que tous ceux qui sont vraiment des vagabonds, les gyrovagues (aujourd'hui on dirait les SDF), sont difficilement acceptables, parce qu'incontrôlables, ces gens là sont considérés a priori comme des semeurs de troubles.

J'ai évoqué le gyrovague, qui est un personnage bien connu des médiévistes parce qu'il apparaît dans la règle de saint Benoît, qui est le moine qui ne peut rester tranquille dans son abbaye et qui veut voyager. Il prend des chemins à travers le monde, cet être là, le gyrovague, est classé, pas saint Benoît, en gros au milieu du VI^{ème} siècle vers 530, 550, comme un être nuisible, très nuisible (*dixit saint Benoît : « Le quatrième genre de moine est celui dit des gyrovagues. Ceux-là passent leur vie à circuler de province en province, se faisant héberger trois ou quatre jours dans les cellules des uns et des autres, toujours errants et jamais stables, asservis à leur propres volontés et aux plaisirs de la bouche (...). La conduite de ceux-là est des plus misérables et il vaut mieux se taire que d'en parler »*). Il est vraiment dans une erreur assez grave, tous les recueils juridiques jusqu'en plein XIX^{ème} siècle, désignent ces espèces d'individus, qui sont errant, à la vindicte publique. Ils sont insupportables pour une société qui rêve d'être bien ordonnée.

Il est évident que depuis au moins le milieu du XX^{ème} siècle, les droits civiques des démocraties, tiennent les rom, les vagabonds, plutôt pour gens gênants et ,parfois, on essaye même de les protéger un petit peu, mais il s'agit en général de protéger les citoyens contre un malaise face aux vagabonds.

Quatrième catégorie, l'ignorant, c'est le non coupable. C'est la victime de l'erreur : l'ignorant a droit tout de même à quelques sympathies, il est dans l'erreur, c'est l'imbécile qui ne sait rien ou celui qui ne sait pas encore. Ou plus simplement encore, celui qui comprend de travers, il est la proie et la victime du premier tentateur venu. Un exemple, au tout premier temps du monde, selon la bible, Adam et Eve, ils ne savaient pas, et ils ont voulu savoir. L'erreur était d'avoir voulu savoir ; il valait mieux rester dans l'ignorance primordiale.

Tous les grugés de la terre, tous ceux qui commettent l'erreur de croire les discours des harangueurs, soit qu'ils ont été abusé, soit qu'ils n'ont pas compris ou mal interprété, ce sont des ignorants, c'est une catégorie qui n'est pas trop appréciée, dans l'antiquité même, qui ne l'est jamais dans le monde occidental, jusqu'à une époque tardive. Il faut attendre les XIII^{ème}, XIV^{ème} siècles pour que l'on se découvre une petite sympathie pour l'ignorant qui peut être docte, ce que l'on a appelé au XIX^{ème} siècle "*La docte ignorance*" qui est un concept qui permet de préserver certaines approches mystiques. Peut être que dans la valorisation d'une certaine ignorance, il se passe quelque chose de bon pour l'humanité.

Saint François d'Assise prêchait l'ignorance mais ce n'est pas exactement ce que les contemporains attendaient de lui. Ce n'est pas là dessus qu'il l'a emporté : justement et très vite, on a appris de François d'Assise à s'entourer d'hommes sages. C'est à dire d'être formés dans de bonnes écoles, et la direction des courants Franciscains, du temps même de François d'Assise, a été confié à des gens qui n'étaient plus des ignorants, loin de là. Donc d'un côté en effet, une certaine ignorance, peut être valorisée parce qu'elle se rapproche du concept de pauvreté, mais de l'autre une ignorance qui, peut être, peut avoir des effets malfaisants pour une société qui rêve, encore une fois, d'être bien ordonnée. Je ferme cette petite parenthèse.

J'aurais pu citer des exemples, si vous allez voir les vies des 12 césars de l'historien Suétone au II^{ème} siècle de notre ère, vous pouvez lire des éloges très moraux de l'attitude des empereurs vis à vis des ignorants. Je n'en dis pas plus sur l'ignorant car il ne mérite pas de véritable punition. Les penseurs et les juristes, l'ont bien dit depuis longtemps, le coupable d'erreur, ce n'est pas celui qui ignore, mais c'est celui qui croit savoir ce qu'il ne sait pas. C'est une citation d'un grand recueil biblique du XII^{ème} siècle « *Le coupable d'erreur, ce n'est pas celui qui*

ignore, mais celui qui croit savoir ce qu'il ne sait pas », et ça c'est permanent dans toute la tradition juridique.

Après l'ignorant, le pécheur, là aussi, c'est relativement simple : le pécheur c'est un errant. On pourrait presque dire par nature, à partir du moment où il a versé dans le péché, il se trompe. Il a une conscience sans attache, il ne sait plus ce qui peut être bon ou mauvais, il s'enferme dans le péché. Sauf si, évidemment, il se repent : depuis l'ancien testament, comme dans tout le christianisme, dans un certain nombre de sociétés traditionnelles et même très contemporaines, il est possible de s'amender.

Le pécheur c'est un égaré mais il y a une petite nuance. En effet comme je viens de le souligner, le pécheur doit savoir qu'il peut, par sa seule volonté, s'amender et retrouver ainsi le chemin droit, dont parlent les textes bibliques. Et là je cite un commentaire d'un écrit de Pierre Abelard dans les années 1120, 1130, « *En tout ce que vous faites, ne vous égarez pas, ne commettez pas d'erreurs* » ; c'est à dire n'attendez pas trop de la miséricorde de Dieu, cela veut dire, vous même, amendez vous. Je reprends la citation « *Parce que Dieu qui voit les intentions, ne se trompera pas dans sa sentence* » : c'est une remarque tout à fait intéressante ; c'est au moment exactement où lui et son épouse mettent au point le concept de l'intention en matière de morale, quelque chose d'absolument essentiel. Un acte ne se juge pas simplement parce qu'il est bon ou mauvais, il faut juger l'intention, ce n'était pas une découverte absolue, mais c'était une mise au point très élaborée qui est intervenue dans les années 1120, 1140, sous la plume d'Abelard, mais je dis aussi de sa femme, car on soupçonne qu'Héloïse, sa femme, lui a soufflé ce thème de l'intention, ce que l'on pourrait constater à partir de lettres d'Héloïse à Abelard.

Je passe à la dernière catégorie. Vous verrez qu'elle est suivie d'un point d'interrogation, la dernière figure est celle du prophète, point d'interrogation parce qu'il y a des faux prophètes, évidemment ceux là sont véritablement dans l'erreur. Mais est-ce que le prophète n'est pas parfois dans l'erreur ? Il y a des prophètes qui se trompent et qui pourtant sont bien considérés comme des prophètes. Parmi ceux de la bible, certains se sont trompés dans certaines sentences : il y a ceux, par exemple, qui ont annoncé la venue du jugement dernier pour une date précise. A travers toutes les époques, des deux derniers millénaires, vous en avez des tonnes de cet espèce, des prophètes qui ont annoncé la venue du jugement dernier par exemple 1962, 2012, et à chaque fois on constate que ça ne marche pas.

Qu'est ce qui se passe quand un prophète a annoncé quelque chose qui ne se produit pas ? Les prophètes sont très contents, Dieu nous a accordé un répit ; pour les prophètes l'avenir appartient à Dieu. Donc on a pu constater qu'un certain nombre d'entre eux se retrouvaient dans l'erreur, le tout Puissant lui même peut veiller à faire que ses prophètes se trompent : c'est Ézéchiël qui dit ceci « *Si le prophète se trompe et qu'il parle, c'est moi le Seigneur, qui aurait dupé le prophète* » ; cela ça donne à réfléchir, le tout puissant a trompé le prophète et a fait en sorte qu'il se trompe.

Ces figures successives de l'erreur amènent à réfléchir sur un phénomène, disons complexe, l'erreur est un concept extrêmement divers qui implique des variétés extrêmement nombreuses.

Je passe à l'étape suivante, je vous montre une des représentations médiévales de l'insensé, de celui qui est dans l'erreur. Une représentation des années 1170, 1175 dans un psautier, à partir du début du XII^{ème} siècle (1134). Tous les psautiers de luxe, sont équipés d'une série d'illustrations pour l'initiale de quelques psaumes choisis, et toujours dans les psautiers médiévaux, à partir du XII^{ème} siècle, on va trouver pour le psaume 52, une figure du fou, de l'insensé.

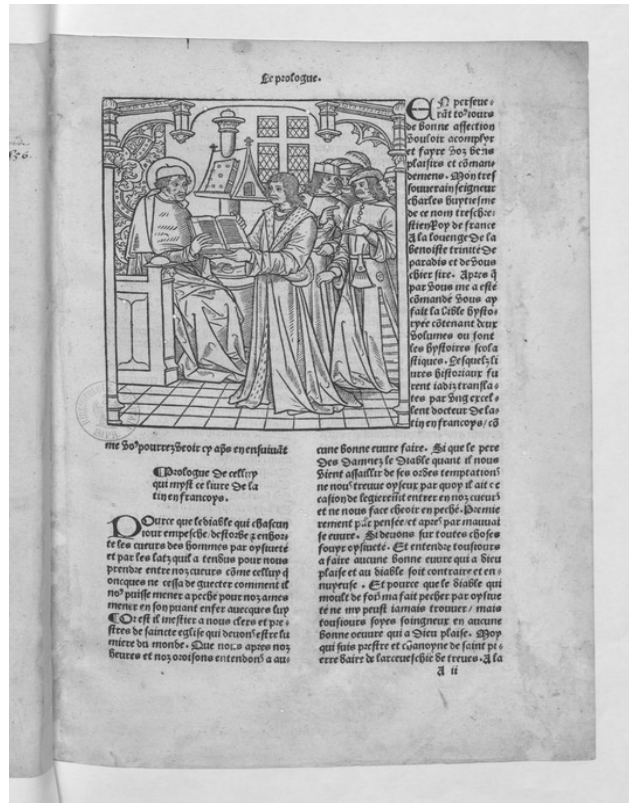


Insensé

Bible, initiale du psaume 52. vers 1250.

Alençon, bibliothèque municipale, ms.54, fol.177.

Vous en avez une autre, non plus dans un psautier, mais dans ce que l'on appelle une bible Historiale, celle de Guyart des Moulins. Vous pouvez observer qu'il y a quelque chose dans l'image, un personnage qui teint sa marotte, c'est le fou, tout ça est un peu anecdotique.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Je voulais maintenant vous préciser les formes de l'erreur :

- 3 "**errare, quando, quomodo**", se tromper, quand, comment ? L'erreur il faut l'envisager dans sa pratique en quelque sorte, je vais donc détailler maintenant plusieurs formes de l'erreur.

Première remarque, et vous devez y prendre garde, dans l'antiquité chrétienne et durant le moyen âge, à ma connaissance en tous cas, on ne parle jamais d'erreur de nature, d'erreur de la nature : ces moutons à 5 pattes, ces sœurs siamoises, ne sont pas des déviations génétiques. Celles-ci n'existent pas dans ces époques reculées, cette science est incompréhensible : ce sont des monstres, en fait, et les monstres sont des signaux donnés par les Dieux, les puissances célestes. Ce sont à coup sur des mauvais présages que tous les chroniqueurs vont mentionner comme des indices précurseurs d'une catastrophe proche ou à venir. Donc ce mouton à 5 pattes, ce n'est pas une erreur de la nature, c'est un signal. Donc j'écarte tout de suite cette forme d'erreur.

Je passe à l'erreur de perception : là on touche au problème des sens. Il faut se poser le problème de l'utilité des sens et de leur nécessaire sublimation, un moine du XII^{ème} siècle, un ami de Bernard de Clairvaux, Guillaume de Saint Thierry, dit que : « *Les sens extérieurs ne doivent pas être des maîtres, ils ne sont que des valets* », ce qui est corroboré par un autre moine, celui qui fait construire la passerelle de Saint Denis. On en conserve encore aujourd'hui la façade construite par lui, sur son ordre : il s'agit de l'abbé Suger de St Denis, qui rappelle que, je cite « *notre esprit borné ne peut saisir la vérité que par le moyen des représentations matérielles, la vérité est dans les cieux mais on la saisit en regardant, en écoutant, en utilisant tous les sens* ».

C'est un langage qu'on n'avait pas facilement à une époque plus anciennes, or là, au XII^{ème} siècle, on assiste à une sorte de réhabilitation des sens. Une très grande historienne américaine, Mary Carruthers, vient de soutenir qu'au moyen âge, la foi n'est jamais une abstraction, elle ne résulte pas de preuves rationnelles, bien sur on en a cherché des preuves rationnelles, parce qu'on entre dans une période qui valorise la raison, « *mais elle résulte de la persuasion, de la confiance, dans une expérience, y compris une expérience sensorielle* ». L'erreur des sens donc a une autre route, toute ouverte devant elle, mais jamais l'erreur ne disqualifie les outils dont elle s'empare.

De l'erreur de perception, je passe à l'erreur de jeunesse : c'est assez simple, comme on disait de Néron que le désordre, la débauche, la cruauté, n'étaient d'abord que des erreurs de jeunesse, auxquelles il ne se livrait d'abord qu'en secret. Et par degré, on le sait, on le voit, il y a des gens qui sont un peu fous, parce qu'ils sont jeunes, c'est exactement ce que disent tous les textes du XII^{ème} et du début du XIII^{ème} siècle, à propos des jeunes chevaliers, qui gambadent à travers les bois et les forêts, pillent, tuent, violent, se livrent à toutes sortes de folies, qui font des tournois, pour leur seul plaisir, donc erreur de jeunesse. On passe rapidement, car une fois qu'ils atteignent la possibilité de diriger une seigneurie, comme seigneur, ils doivent arrêter ce genres d'errances : donc erreur de jeunesse qui est sublimée grâce à la venue de l'âge.

L'erreur intellectuelle est plus grave : il est difficile de la démontrer car elle nous guette tous ; ça arrive même à nos savants professeurs, pas toujours, mais ça arrive, le tout est de savoir le reconnaître, je vais prendre un exemple.

Parmi les erreurs intellectuelles, j'en cite une qui est un faux avéré : on a cru pendant très longtemps, jusqu'au XVI^{ème} siècle, que l'empereur Constantin se faisant chrétien, avait donné une partie de l'empire, de l'Italie au pape Sylvestre . C'est un faux avéré maintenant, mais l'erreur a persisté tout le moyen âge : tous les auteurs étaient persuadés de la véracité de ce document. Ils étaient dans l'erreur, bon ce n'est pas trop grave, mais un peu quand même pour l'histoire de la papauté, ça a eu des effets, y compris pour les évêques, c'est gênant aujourd'hui.

Autre type d'erreur, l'erreur scientifique, celle qui conduit à prendre un texte médiéval comme relatant une vérité factuelle. C'est extrêmement dangereux, parce que

même aujourd'hui en 2014, nous savons très bien que n'importe qui peut fabriquer des faux. Il circule des faux, sans cesse. Mais là, en l'occurrence, le texte auquel je pense concerne le plus ancien témoignage présumé de l'hérésie cathare dans le sud de la France, qui est daté dans un document de 1163, donc "votre serviteur" a sorti un beau jour une référence à un manuscrit copié vers l'an 1000, un siècle et demi avant en tous cas. Et qui donnait exactement le même texte, sous la même forme, à une époque où aucun historien ne saurait parler d'hérésie cathare. Donc voyez, là encore, erreur scientifique, dont il faut savoir se dégager ; il vaut mieux utiliser avec des pincettes, un document comme celui là.

Une autre erreur d'un type différent, une erreur qui n'est plus vraiment intellectuelle mais qui tient à la force de l'auto persuasion : Bernard de Clairvaux est convaincu, il prétend que c'est le pape qui l'a convaincu, de la nécessité d'organiser une deuxième croisade. Il va prêcher à Vézelay, à Pâques en 1146, la seconde croisade, laquelle est une erreur fantastique, abominable, qui cause des dizaines de milliers de morts. Bernard est un peu gêné, surpris quand il voit la tournure que cela a pris : cela nous rappelle ce que l'on disait tout à l'heure, à propos des prophètes : il y en a qui auraient mieux fait de se taire. Bernard n'admet pas tout à fait qu'il a eu tort, il dit même, je crois, les voix de Dieu sont impénétrables. Un autre cistercien qui connaît très bien le fond de l'affaire, dit que parfois l'esprit prophétique a menti au prophète, en fait c'est de la sagesse.

Erreurs des maîtres, Pierre Abelard, Gilbert de Poitiers, Bernard de Clairvaux et un certain nombre de contemporains, qui ont voulu à tout prix convaincre d'erreurs. Mais j'insiste, d'erreurs, pas tout à fait d'hérésies, ils ont été un peu prudents, vous comprenez pourquoi je parlerai ensuite de la diabolisation. C'est que les maîtres, les savants, les professeurs, sont souvent confrontés et tombent souvent dans les pièges de la présomption, de l'orgueil, et notamment ceux qui veulent à tout prix percer les secrets de Dieu, des cieux. Virgile pourtant l'avait bien dit dans ses écrits liturgiques « *Heureux qui n'a pu connaître les causes des choses* », donc celui là qui a pu connaître la cause des choses n'existe pas. Saint Augustin nous dit « *Il y a des sujets insolubles qui sont dans l'incapacité de la raison humaine* » ; évidemment il vaut mieux être ignorant, un fidèle, croyant ignorant plus exactement, qu'être un savant téméraire.

Autre type d'erreur, l'erreur judiciaire : elle est fréquente dans nos sociétés, mais cette erreur judiciaire est impensable dans ces sociétés du haut moyen âge et du moyen âge, pour une raison simple : la justice émane du prince, du roi ou de l'empereur, lesquels sont des délégués de Dieu. Donc le juge qui est délégué du roi est un peu comme un délégué de Dieu.

La justice, donc, appartient dans les instances politique du monde chrétien, à l'ordre divin. Justice et vérité forment un couple métaphysique pour le moyen âge central. Par là je désigne les XI^{ème} et XIII^{ème} siècles, point de déni de droit, point d'erreur dans ce système politique, l'erreur donc est à peine pensable dans ce monde là.

Le concept de l'injustice s'exprime plus facilement dans ce que l'on appelle la période de l'ordre seigneurial, parce que la justice a été en quelque sorte confiée aux seigneurs. Les seigneurs se sont arrogés les pouvoirs de justice, et là il y a de l'injustice et de l'erreur. Mais lorsque l'état royal reprend, en quelque sorte, la justice en main, il ne peut plus en être question, ceci est grave et donne à réfléchir.

Il faudrait maintenant quand même passer à une figure essentielle :

- 4 "**le labyrinthe**", vous avez vu tout à l'heure, l'image du fou, et bien il y a une figure qui est très forte pour le moyen âge, qui est celle du labyrinthe. Et une image du XI^{ème} siècle montre un graduel d'une ville dans le sud ouest : le labyrinthe est un espace clos, à double entrée en général, dont le nœud central concentre une sorte d'espace où la vie et la mort se révèlent être l'envers et l'endroit d'une seule et même réalité. L'issue de ce parcours peut être mortelle ou bien salvatrice : le labyrinthe n'est jamais innocent.

- Complètement dissocié de tout ce poids symbolique qui habitait les labyrinthes antiques et médiévaux, je ne vais pas développer cette question du labyrinthe. On en trouve un certain nombre de figures dans des manuscrits qui concernent la musique d'une part, les hérésies d'autre part. Là je vous présente un manuscrit de musique, j'en connais un autre dans un manuscrit latin de 1745 à la bibliothèque nationale de France, qui lui intervient juste avant des textes qui dénoncent des erreurs, soit juridiques, soit doctrinales. C'est un labyrinthe qui semble avoir été dessiné, c'est difficile de devoir déterminer une date ; mais d'après son emplacement dans le livre, il a du être réalisé soit à la fin du IX^{ème} soit au début du XI^{ème} siècle.

Exemples de graduels



Graduel de Ste Cécile trastévère, vers 1071



Boethius-de-institutione-musica-italie-schémas-de-musique

Le labyrinthe apparaît aussi dans des cathédrales, sur le sol d'un certain nombre de cathédrales. Vous savez que l'on trouvait aussi des labyrinthes dans des villas de l'antiquité romaine. Il y en a un très célèbre conservé en Tunisie à El Djem ; dans tous les cas le labyrinthe incite soit le danseur (il y avait effectivement des danseurs dans les cathédrales, même si on a toujours dit que les conciles l'interdisaient), soit celui qui glisse le doigt sur le labyrinthe.



Labyrinthe de la cathédrale de Chartres



Duomo_Lucca_cathedrale_Lucques_labyrinthe

- 5 "erreurs individuelles ou collectives" ; 6 "conséquences" Comme vous pouvez le constater sur la photo ici, à Lucques ,sur un mur de la cathédrale (un labyrinthe mural), vous passez le doigt pour essayer d'atteindre le centre, et de deux choses l'une :
 - Ou bien vous allez vers le centre, qui est le centre du monde, une Jérusalem, un siège symbolique, quelque chose de bénéfique en tous cas,
 - Ou bien vous allez vers une figure diabolique qui se trouve au centre, vous êtes à la croisée des chemins, au moment où vous allez entrer dans le labyrinthe, vous ne connaissez pas votre sort. Au fur et à mesure, vous verrez ce qu'il vous arrivera, vous tomberez dans les mains des puissances célestes ou dans celles des puissances diaboliques.

Ceci montre donc l'erreur qui, pour les penseurs du moyen âge, mais aussi pour les artistes, pour tout le monde, l'erreur est dangereuse pour l'imprudent.

- 7 "Solutions"

Je voudrais vous montrer, maintenant, qu'il y a quand même des solutions à l'erreur, il y en a deux principales : la pénitence et le châtement.

La pénitence, je l'ai dit vous pouvez vous amender, mais c'est absolument nécessaire, ayant commis une erreur, que vous vous amendiez, que vous vous rectifiez, que vous reveniez dans le chemin de la vérité.

Et puis parfois la pénitence implique un châtement : à la suite de la pénitence qui vient de vous même, vous recevez l'ordre d'effectuer, ce que l'on appelait une pénitence. Vous allez payer en quelque sorte une amende contractuelle (par exemple vous récitez tant de "*notre père*" ou tant de poèmes de Virgile etc...), et donc tout n'est pas perdu pour celui qui a erré. L'errant peut s'en sortir, même de façon plutôt bénéfique.

Mais l'essentiel, parmi ce chemin qui vous permet de sortir de l'erreur, c'est de regarder où vous allez et où vous devez aller. Quand vous vivez au cœur du moyen âge, c'est un monde sans erreur, un monde pur ; à ce moment là, on comprend la délectation qu'ont éprouvé des grands savants tels que Thomas d'Aquin, Bonaventure, ceux que l'église romaine a fait qualifier de saints. Ce bonheur, c'est de penser à un monde sans erreur, un monde qui vit dans le chemin de la vérité. Ceci ,en effet, implique sans cesse, le devoir de dénoncer l'erreur, d'arracher, d'extirper l'erreur, en finir avec l'erreur. Cela justifie un certain nombre d'erreurs, de croisades, parce qu'il y a des gens gênant, ces Sarrasins qui nous empoisonnent la vie, qui ne permettent pas que les sociétés chrétiennes puissent suivre leur chemin tranquille, on essaie d'extirper, ça ne marche pas, et bien tant pis dans ce cas on va s'arranger. On va essayer autre chose, on va faire de la diplomatie, on va essayer de trouver une espèce d'équilibre dans un monde globalisant.

Enfin chacun comprend que l'erreur vagabonde, guette des cibles, les hommes qui peuplent le moyen âge, tous les êtres humains qui ne sont pas aux aguets, sont les victimes quotidiennes de l'erreur. Et ils le savent et nous aussi, l'erreur en somme est une compagne de tous les jours, mais elle est dangereuse pour celui qui est imprudent.

Et c'est bien la question que je poserai au départ la semaine prochaine à votre réflexion : au fil du temps les maîtres de ce monde ont voulu en finir avec l'erreur, pas avec l'erreur banale, insignifiante, celle des sens de la perception, mais avec l'erreur qui touche à la sécurité de nos institutions, la fermeté des croyances et doctrines.

Parce que l'erreur, rappelez vous ceci, l'erreur est la porte de l'hérésie, donc la porte de l'enfer.

L'erreur est contagieuse et à partir du début du XII^{ème} siècle, on a entrepris en occident de diaboliser l'erreur.